

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 13 Octobre 1888

GUET-APENS

PREMIÈRE PARTIE

LE SURSIS

Le Bourreille qui venait de mourir laissait, dans son appartement de la rue Croix-des-Petits-Champs, un mobilier non pas luxueux mais très confortable. Les affaires de la succession une fois liquidées, et ce ne fut pas long, car le défunt ne laissait pas de dettes, le père de Gauthier fit transporter ce mobilier aux Bernadettes. Il y avait trois ou quatre chambres des Bernadettes qui n'étaient plus meublées depuis longtemps, Bourreille ayant été obligé de vendre les meubles, en un moment de gêne, ce fut dans ces chambres qu'il installa ce qui venait de son frère. Avant cet héritage, Bourreille ne fréquentait pas grand monde. Nous avons dit qu'il était exalté et pas toujours de sens rassis. Après l'héritage, il ne vit plus personne. Il vécut comme un loup, ne sortant guère. Le front soucieux, les yeux fixes, l'esprit concentré sur une idée toujours la même, il restait des journées entières sans adresser la parole aux domestiques ni à Claudine. Claudine l'avait dit à Lucienne.

—Le maître est en train de devenir fou !

C'était vrai. Bourreille tournait à la folie ! Ving fois par jour, en rôdant parmi le fouillis de meubles et de bibelots non encore rangés, et provenant de la succession de son frère, il se demandait tout haut :

—Et le magot ? où est-il ? où est-il, le magot ?

Le jour, il se contentait de les regarder, craignant que d'une fenêtre quelqu'un, traversant la cour, ne l'aperçût. Mais la nuit ! Ah ! la nuit, il se relevait, parcourait les chambres, pour s'assurer qu'on ne le surveillait pas ; il posait sa chandelle dans un coin et un à un, il visitait tous les meubles, besogne inutile déjà vingt fois faite et sans cesse renouvelée. Il sonda, démonta tout ce qu'il put, et le soleil matinal le retrouvait parfois à sa besogne, haletant, n'en pouvant plus, les yeux enflammés, la poitrine oppressée. Alors, il rentrait et disait :

—Je recommencerai demain. Il faut que je trouve ! je trouverai !

Un matin, les ouvriers étaient partis aux champs. On n'avait pas vu le maître, mais personne ne s'en inquiétait maintenant. On connaissait ses habitudes étranges. Les heures se passèrent. Le soleil était haut dans le ciel et Bourreille n'avait point paru. Claudine était seule à la ferme. A la fin, effrayée de ne pas voir son maître, elle heurta à la porte de la chambre où il passait maintenant à peu près toute sa vie. Personne ne répondit. Sa frayeur augmenta. La chambre était située au rez-de-chaussée mais

non de plain-pied sur la cour ; le rez-de-chaussée était fort élevé, presque à la hauteur d'un premier étage, de telle sorte que Claudine ne pouvait regarder par les fenêtres. Elles appliqua une échelle contre le mur et monta. Il y avait des rideaux de mousseline aux fenêtres, mais ils ne se joignaient pas et laissaient entre eux un intervalle assez large. Claudine colla son visage contre la vitre et regarda. D'abord elle ne vit rien. Elle regarda plus longtemps. Elle distingua. Au milieu de la chambre, couché tout au long, Bourreille gisait. Il avait la tête sur le bras et semblait dormir. Cependant, Claudine, ayant frappé aux carreaux, crut à un malheur.

—Il faut qu'il soit mort, le pauvre homme, se dit-elle.

Elle se disposait à redescendre, quand elle eut s'apercevoir qu'il avait remué. En effet, il s'étirait les bras, se dressait, tournait les yeux autour de lui ! Evidemment il ignorait où il se réveillait. Tout à coup Claudine assiste à un étrange spectacle. En se levant, Bourreille a laissé à décou-

à genoux devant les pièces d'or et devant les billets. Ils les couvrait d'un œil enflammé, si rouge qu'on eût dit que le sang allait en jaillir. Et il riait toujours, d'un large rire silencieux d'idiot. Ses mains, tremblantes d'une fièvre intense, fouillaient les tas de pièces d'or, en prenaient des poignées, les faisaient sauter, retomber, ruisseler entre les doigts, comme des cascades, et son oreille s'emplissait de ce bruit jamais entendu et ses yeux s'aveuglaient aux rayons de l'or rouge et jaune, et son cœur de vieux toujours gêné, toujours liardant, toujours à la merci des huissiers, se gonflait à éclater devant cette richesse, trop faible contre une pareille secousse.

—Il est fou ! il est fou ! se dit Claudine envahie par la pitié et tout à la fois l'épouvante que vous inspire la vue d'un insensé. S'il me voyait en train de l'épier, il me battrait, il me tuerait ! Elle descend, elle enlève l'échelle, elle court à son travail ; mais elle est distraite ; à chaque instant, elle regarde dans la cour, croyant y voir arriver Bourreille. Vers onze heures, les ouvriers

reviennent des champs. Tout à coup la porte s'ouvre à la ferme et sur le seuil apparaît le fermier. De l'étable, en face, Claudine le guette. Mais il est calme ; si ce n'était le singulier regard, hébété, méfiant, qu'il jette sur la jeune fille, il serait Bourreille de tous les jours. Il s'enferme. On ne le voit plus, jusqu'au soir. Claudine, inquiète, a fait part aux ouvriers de ce qu'elle a découvert. Deux jours après, tout le pays savait le secret. Gauthier, reparti pour Grignon, était le seul à l'ignorer. Quand on vint raconter cette histoire à Doriat, il dit :

—Bourreille se fera assassiner, s'il n'y prend garde ! Il vit seul, sa ferme est isolée. Rien ne serait plus facile. Avec cela qu'il y a un tas de chenapans et de rôdeurs dans le pays !

Doriat n'était pas riche, pas plus que Bourreille la veille de son héritage. Il avait sacrifié toutes ses économies à ses deux fils, Pascal et Henri, auxquels il avait acheté un établissement d'horticulture en plein rapport. Il s'était même assez fortement endetté. Sa femme, prévoyante, lui avait fait des reproches.

—Tu fais des folies. Tes fils pouvaient vivre près de toi ! Après ta mort, ils eussent trouvé tes jardins et tes serres. Et ils n'auraient pas autrement vécu que n'a vécu leur père.

Mais Doriat s'était fâché : —Je n'en ai pas fait des garçons instruits pour qu'ils soient jardiniers comme leur

père. C'est une dot que je leur donne. Ils sont savants. Ils adorent leur métier. Tu verras les belles fleurs qu'ils enverront à l'exposition des Champ-Elysées. Dans dix ans, ils m'auront remboursé, et ils seront riches.

—En attendant qu'ils soient riches et qu'ils t'aient remboursé, tu as des dettes.

—Ça, c'est la vérité.

—Tu es un brave homme et je t'aime, c'est convenu, mais tu n'as jamais su compter. Parlons un peu affaires, veux-tu ?

—Ce n'est guère amusant.

—Non, mais c'est utile. Tu as trois billets de trois mille francs chacun, souscrits à l'ancien horticulteur Virlovet et dont tu as acheté l'établissement pour tes fils. De trois mois en trois mois, depuis un an, tu renouvelles ces billets, Virlovet s'est impatienté à la fin. Au dernier



—Pas un sou ! Pas un sou ! dit-il, en le menaçant du doigt. —Page 6, col. 2.

vert des monceaux de billets de banque et de pièces d'or sur lesquels il était couché. Un rayon de soleil, filtrant par les fenêtres, faisait reluire cet or, éclairait les papiers soyeux de la Banque, éclairait aussi la figure rouge et les yeux hagards du fermier.

—Tiens, il a fini par le découvrir, le magot ! se dit Claudine.

Bourreille, réveillé, avait aperçu son trésor, à la fin trouvé dans un fauteuil éventré par lui la nuit. Il eut une grimace qui ressemblait à un rire énorme. Il se releva, tout debout, cette fois, et se mit, en gesticulant, à danser, à gambader autour de son trésor, la bouche ouverte, les membres disloqués, ivre, fou.

—Ah ! le pauvre maître ! le pauvre maître ! murmura Claudine alarmée.

Quand Bourreille eut fini de danser, il se mit